

ETUDE DU VILLAGE D'ILAFY par Madame LAUER-RAMAMONJISOA

Ilafy se trouve à 10 KM de Tananarive. Les communications avec la capitale sont constantes. Le canton compte plus de huit mille habitants, soit, en 1963, une densité de 207 habitants au KM².

La situation géographique du village a plusieurs incidences non négligeables. La proximité de la capitale accélère, malgré la résistance des villageois, de nombreux phénomènes d'évolution. En effet, les marchés proches, l'espoir d'un travail rémunérateur, les relations entretenues avec les Tananariviens originaires d'Ilafy, et le fait que ni l'instituteur, ni le pasteur ne soient installés au village, font que les villageois, s'ils se sentent^{attirés} par la ville, se sentent également repoussés par elle et abandonnés. Ces diverses influences compliquent encore le système des castes. Ainsi, la stratification sociale entre Mainity et Hova ne se lit plus aussi aisément qu'autrefois dans l'organisation spatiale du village. Les départs pour la ville des Hovas, ainsi que leur retour après une ou deux générations, en citadins enrichis, superpose à l'ancienne stratification de caste, la distinction entre citadins riches et ruraux, annonçant des oppositions de classe.

"De tout ce qui précède l'on peut voir où se trouvent les centres d'intérêt principaux du sujet choisi : nous avons étudié les assises économiques de cet univers fortement structuré qu'abrite le village d'Ilafy : structure sociale directement héritée du passé et qui s'accroche anachroniquement à ce passé car elle est soutenue par une vision du monde élaborée à partir de conditions sociales et économiques vieilles de plusieurs siècles, maintenue sous des formes différentes, adaptée aux circonstances jusqu'à présent. Etudiant le fonctionnement interne de cette société nous avons vu nettement comment l'ancien système des castes qui enfermait une partie de la population en un monde de dépendance a évolué en un système non moins clos, toujours au détriment de l'ancien esclave, notre paysan actuel, et comment l'idéologie communautaire vécue par tous et surtout par ceux qu'elle désavantage perpétue cette dépendance, qui, d'économique qu'elle est avant tout, devient, est aussi sociale et religieuse."

Madame LAUER-RAMAMONJISOA rappelle tout d'abord succinctement les grands traits de l'organisation en castes, à l'intérieur du Menabe. Après avoir brièvement montré comment les Andevo étaient propriété des Hova, elle illustre par des proverbes anciens les stéréotypes liés aux statuts des esclaves et des maîtres.

"La vision des maîtres se dégage assez clairement : avant tout, les esclaves, la femme et les enfants de ceux-ci sont leur propriété : (c'est notre bananier qui produit, nous en disposons à notre gré) "Akondronay no mamoa ka azonay anaranam-po". Ils disposent de l'esclave qui est un bien au même titre que le bétail : (un esclave qui engraisse une vache ; qu'ils aient des égards l'un envers l'autre car ils sont tous deux des biens d'autrui : que la vache ne soit pas trop exigeante pour son herbe, que l'esclave ne lui en choisisse pas de mauvaise). "Andevolahy manaha reniomy, ka mifamindrà-fo fa samy haren"olona : ny omby aza/maka ny ratsy". L'attribut dont on affuble le plus souvent l'esclave est sa goinfreterie. Sa gourmandise n'a de frein que sa condition.

- s'il a plusieurs maîtres, il sert celui qui a les trépieds les mieux fournis "Andevo maro tempo : mifidy izay avo toKonana" ;
- il ne sert qu'un seigneur ; s'il ne crève pas à la tâche, il crève de trop manger ;
- s'il va assister à une veillée des morts, c'est pour la viande qu'il est là ;
- il a râté le partage de la viande, il ne reste qu'à remuer les excréments contenus dans la panse des bêtes ;
- il mange tout ce qu'on lui donne, qu'il l'aime ou non ;
- un esclave qui se bourre de citrouille, ça lui fait toujours travailler les molaires ;
- de ce qu'il mange il ne laisse par une miette, le proverbe dit "sec et inutilisable comme les déchets de la canne à sucre sucée par un esclave".

Autre trait, il est paresseux : il revient de la pêche et dès qu'on veut le faire travailler il répond : je reviens de la pêche. Imprévoyant aussi : le jeune esclave qui danse sur le fumier, tout heureux du bruit qu'il fait, ne pense pas aux plaies qu'il attrape aux pieds. L'esclave qui empoisonne son maître : il est repu de viande une nuit, s'arrache les cheveux une année. Sa langue ne connaît pas de retenue, ne recule devant aucune injure : se disputer avec un esclave, c'est s'attirer le deshonneur, c'est à celui qui a un honneur à défendre d'éviter de se disputer avec lui. Il cherche enfin à se hausser au-dessus de sa condition : esclave bigame, il se couvre de son par trois fois car il pile non seulement le riz de son maître, mais aussi celui de ses deux femmes.

Les attributs ne diffèrent guère on le voit de ceux prêtés à une classe sociale inférieure par une classe supérieure."

L'affranchissement des Andevo-Mainty les désorienta le plus souvent. A Ilafy, ils restèrent liés à leurs anciens maîtres, par besoin de sécurité, tout en suivant plus volontiers les impératifs des français qui les avaient délivrés de l'esclavage.

"Mais l'acquis du passé fait que les deux castes seront séparées par une barrière nouvelle, celle de la fortune, créant celle de la classe. Les Hova vont faire, eux et leurs enfants, fructifier cet acquis : beaucoup deviennent fonctionnaires, commerçants, accéderont aux professions libérales, leurs enfants seront instruits, c'est-à-dire que leur fortune leur procurera tous les avantages qu'elle peut faire acquérir. Pour les Mainty, le cercle est tout autre, ils deviennent les métayers de leurs maîtres partis à la ville s'ils ont conservé de bons rapports avec eux ; sans

fortune, alors qu'ils ont maintenant le droit de tester en faveur de leurs descendants, ils s'enfoncent dans une dépendance qui ne cesse de croître."

L'héritage du passé apparut avec vigueur au moment de la formation des partis politiques malgaches. Ainsi, le PADESM (Parti des Déshérités de Madagascar) représentait-t-il les aspirations des Mainty et des Côtiers, tandis que le M.D.R.M. (Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache) se montrait nationaliste et commençait à élever des revendications d'indépendance. La propagande du PADESM ne toucha que très peu les milieux ruraux.

"En ce qui concerne Ilafy et plus généralement les villages de l'Imerina, milieux avant tout ruraux, sa propagande n'a pas eu de suite effective, peut-être a-t-elle un moment suscité une prise de conscience chez certains Mainty de leur situation de dépendance, mais la peur, le désir d'avoir "la paix" l'ont étouffée. Le Padesm englobait sous la même étiquette pour la même cause Côtiers et Côtiers déracinés ; les arguments frappèrent et convainquirent sûrement les quartiers populaires des villes mais la situation rurale faussait son analyse : les Andevo de la campagne, même si leur origine est côtière, se sentent avant tout Merina comme leurs anciens maîtres : même et parce que dépendants d'eux, ils sont attachés à leur village - leur tanindràzana c'est-à-dire la terre de leurs ancêtres -, aux coutumes Merina - leur fomban-drazana, c'est-à-dire aux coutumes de leurs ancêtres."

L'indépendance n'a guère changé la situation à Ilafy. La terre est restée aux mains des Hova qui ne consentent que difficilement à les céder aux Mainty. Ces derniers, encore pris dans la dépendance traditionnelle, ne conçoivent avec leurs anciens maîtres que des rapports personnalisés, et ne se situent pas encore dans un rapport économique.

"C'est le Hova qui "consent" à donner ses terres à cultiver, il les donne à tel Mainty et non à un autre, il les lui donne car il a confiance en lui, parce qu'il le connaît. Aucun contrat au système métayer, l'on suit l'usage, censuré lui-même par l'opinion villageoise. Le métayer assure à lui seul les frais et la fatigue de la culture et apporte au propriétaire le quart de la récolte en paddy décortiqué. Les paysans font la différence entre les propriétaires "simples", bons, qui leur font confiance et les "difficiles", les mauvais. Ceux-ci exigent quelquefois le tiers de la récolte, exigence à laquelle le métayer est obligé de se plier car les rizières sont rares, d'autres exigent la paille des épis, alors que l'on estime que cette paille remplace le fumier dont le cultivateur a engraisé la terre. Tout comme la notion de consentement, celles de bons et de mauvais propriétaires traduisent que les rapports sont nettement personnalisés, d'autre part que la propriété est sacro-sainte et que l'on n'envisage aucun changement pour l'avenir. Rapports personnalisés qui peuvent se rompre selon l'humeur du propriétaire : il suffit en effet qu'il estime qu'un autre Mainty est plus digne de confiance pour qu'il change de métayer. Le métayer sans

terre en voudra à son successeur, s'il en veut au propriétaire capricieux, il ne le dira pas : sa dépendance vis-à-vis de lui n'est pas seulement économique, elle est aussi sociale."

Les conséquences de cette situation sont encore renforcées par l'urgence du problème foncier : la croissance démographique est de 3 % en Imerina, alors que les surfaces cultivées restent sensiblement les mêmes. L'inégalité économique et la détention de la terre par les Hovas font que les Maintys ont peu de motifs pour tenter de développer leur production, ou pour introduire des techniques nouvelles.

L'analyse précise qui fait suite montre comment les Mainty doivent faire face à leur dénuement par de multiples métiers - notamment les diverses activités que les femmes peuvent avoir en ville - à Ilafy même, et surtout à Tananarive. Au village, les cinq commerçants sont des Hova. L'étude du budget type d'une famille de métayers révèle l'extrême précarité économique des villageois qui ne détiennent pas la terre.

Ces inégalités n'empêchent pas la communauté de faire bloc contre des structures modernes qui apparaissent surajoutées et étrangères.

"Hova comme Mainty, ceux-ci dépendant économiquement des premiers, sont enfermés dans le même univers de dépendance face aux pouvoirs administratifs et politiques, font bloc dans une même communauté face à un système auquel ils ne se sentent pas directement concernés, situation qui ne date pas d'aujourd'hui".

Les valeurs et les modèles d'autorité traditionnels sont pourtant très dégradés. L'autorité incontestée des vieux, quelle que soit leur caste, a décliné au profit du savoir des jeunes instruits dans les écoles c'est-à-dire, au profit de la fortune. Si autrefois, le chef et l'homme riche avaient à l'égard des villageois des devoirs de générosité, et ne devaient pas prendre une décision importante, sans une certaine adhésion populaire, les paysans maintenant sont coupés des responsables, même s'ils élisent eux-mêmes leurs chefs de village. L'ambiguïté du rôle de ces derniers, membres de la communauté villageoise, mais aussi agents du pouvoir, les empêche d'être des intermédiaires efficaces.

"Pour les villageois, ils sont tantôt les voisins qui partagent leur vie, tantôt les collecteurs d'impôts. Le chef du village non PSD d'Ilafy tout en étant fier de sa promotion n'est pas dupe de sa situation de simple exécutant, évidence qu'il a acquise au long de onze ans de fonction. On nous traite, dit-il, comme des chiens que l'on siffle sous le moindre prétexte. On ne nous permet pas de démissionner car le travail exige du métier et surtout du dévouement et les autres villageois ne veulent pas nous remplacer, nous avons à peine le temps de nous occuper de nos cultures et le salaire qu'on

donne équivaut à zéro. Le chef du village PSD lui a retenu de ses responsabilités leur caractère d'autorité. Dans sa zone, il a convaincu par la menace 56 de ses administrés à entrer au parti majoritaire, ce que ne va pas, même si lui peut se glorifier d'avoir entraîné des adhésions, sans conséquences graves, car ces membres passifs perpétuent somme toute leurs habitudes d'obéissance ; non éduqués politiquement, convaincus seulement d'être du côté de la force sans y avoir apporté leur dynamisme, ils ne sont pas plus que leurs voisins de l'autre village concernés par les mesures prises à l'échelle nationale, même si elles le sont dans leur intérêt, leur adhésion au PSD ne leur procure que l'avantage de payer leurs cotisations, de participer aux défilés, et dans une large mesure de se séparer de la population."

Cette incapacité de participer aux décisions politiques, dans la mesure où le pouvoir apparaît si lointain, et où il s'exprime surtout par des mesures administratives contraignantes, se retrouve identique en ce qui concerne l'adhésion à l'école et à l'hygiène. La situation scolaire des enfants est précaire, et ils passent plusieurs années sans succès à l'école qu'ils n'aiment pas. De même, malgré les bonnes volontés, à l'insuffisance de l'enseignement scolaire, répond celle de l'enseignement sanitaire.

"Il est certain que la cellule villageoise Merina, repliée sur elle-même rejette les innovations étrangères, qui ne naissent pas d'elle, elle ne les accepte que sous la contrainte et une fois persuadée de sa nécessité. Mais tout ceci, comme la paresse qu'on prête à ses membres a des causes plus profondes que sa prétendue mentalité ; malgré sa bonne volonté, le paysan - Mainty surtout - ne voit devant lui qu'un monde fermé, qui ne lui offre que des possibilités limitées : manque de terres, manque de capital, manque d'information car son éducation générale de base ne correspond pas à la société actuelle qui ne lui donne rien."

Le repliement permet aux idéologies traditionnelles de rester vivantes, malgré les transformations qu'ont inévitablement introduites, surtout dans les rapports politiques, la colonisation et le gouvernement actuel. Le lignage garde sa valeur de communauté des vivants et des morts, liée à une terre, qu'il s'agisse de celle de ses ancêtres ou de ses maîtres. Cette communauté familiale se dépasse dans la communauté proprement villageoise, même si cette dernière paraît essentiellement s'affirmer en termes de caste. La barrière qui sépare ces dernières reste encore infranchissable, surtout en ce qui concerne les alliances matrimoniales.

"Ce qui cimente la vie des villageois, c'est donc leur appartenance à un même terroir, la communauté d'ancêtres qui ont été unis les uns aux autres par les mêmes relations de parenté et d'entraide qui actuellement unissent leurs descendants ; d'autre part leur égalité dans l'o-

béissance au souverain. Celui-ci pour faire imposer la loi, fait appel lui aussi à la communauté qu'ont formé les ancêtres de ses sujets, à leur union dans l'accomplissement de leurs devoirs envers ses ancêtres à lui. Le souverain devient le principe d'union des volontés individuelles, le consensus de ses sujets et en conséquence leur fraternité et la manifestation de celle-ci, l'entraide, trouvent leur source dans sa personne. En lui obéissant, lui qui agit pour leur bien selon la volonté de ses ancêtres, ils font le bien de leurs semblables. Participer à la grandeur du pays c'est accomplir la volonté du souverain qui unit les uns et les autres, au-delà des castes et des inégalités, dans une seule main.....

....Son foyer, le fodon'olona, restant intact sinon par ses attributions politiques, ses responsabilités, du moins par sa composition, la dislocation du pouvoir monarchique compensée par une évangélisation plus poussée du christianisme, le fihavanana subsiste. Les uns et les autres deviennent égaux devant le pouvoir colonial (à part quelques Hova, infime exception à Ilafy, devenus citoyens français) ; les inégalités persistent évidemment et croissent, les Hova ayant conservé le patrimoine ancestral qu'ils fructifient, les Andevo pour la plupart restant sur la terre du maître à titre de domestiques à peine salariés. Le fihavanana entre parents subsiste, se développe, entre égaux. Entre castes, s'institue alors un véritable contrat social auquel adhèrent surtout les Mainty, au nom de la communauté de tanindrazana, de race, de pays, au nom de la religion chrétienne traits que nous avons déjà aperçus et qui prend (le nationalisme surtout teinté de xénophobie après coup et du désir de retrouver ce qu'ailleurs on appelle la négritude) une ampleur nouvelle depuis l'indépendance du pays.

Le fihavanana reste ce qu'il fut de tout temps : le moyen-terme de référence qui permet de vivre égaux, unis, dans l'inégalité et la discorde."

Ainsi, sont finalement masqués pour le Mainty les réels rapports de production dans lesquels ils sont engagés. Ils n'en ont en tout cas qu'une très faible perception et ne peuvent encore que porter des jugements moraux et personnels lorsque les conditions de l'exploitation deviennent trop pénibles, d'autant plus, que dans l'état actuel de la situation, hors de l'alliance économique avec les Hova, c'est la misère.

"Le système des castes, bien que les uns et les autres veuillent nier son existence, survit. Il serait inexact d'affirmer qu'il domine tout le monde villageois, mais il en pénètre les différents niveaux et se trouve à la base des problèmes qui se posent actuellement. Sa survivance, nous l'avons vu, tient à différents facteurs : aucune réforme de structure, ni économique, ni sociale, n'a été réalisée ; il y a eu continuation, adaptation du système à l'évolution générale ; les contradictions et les dissensions sont résolues par la volonté d'union qui caractérise la civilisation merina, volonté d'union, création perpétuelle de communautés vraies ou fausses qui nous est apparue comme une véritable mystification. Toute tentative sérieuse d'amélioration de la condition paysanne devra examiner les problèmes à leur racine, tenir compte du système tout entier, y compris ses ramifications, pour éviter le risque de détruire sans rien proposer à la place. Le fihavanana, instrument toujours efficace, doit être utilisé, et c'est là son rôle positif, pour créer une véritable unité des partenaires, fondée sur une communauté d'intérêts, et non pour risquer les inégalités de départ. Aucune action n'est possible, et ceci est encore plus vrai ici qu'ailleurs, sans une cohésion réelle des membres de la collectivité, cohésion qui ne peut exister qu'artificiellement entre les individus que tout sépare."